

Julien
Blanc-Gras

touriste



Julien Blanc-Gras

Touriste



Du même auteur

GRINGOLAND, roman, *Au diable vauvert*, Éditions Pocket

COMMENT DEVENIR UN DIEU VIVANT, roman, *Au diable vauvert*

ISBN : 978-2-84626-295-8

© Éditions Au diable vauvert, 2011

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande
contact@audiable.com

À Ératosthène

Préambule, où l'on découvre l'origine des pathologies géographiques du narrateur

On compte sept milliards d'habitants à la surface de la planète et ils vivent tous quelque part. Ils peuplent des continents, des pays et des villes, que bon nombre d'entre eux ne sont pas en mesure de pointer sur un planisphère, faute de planisphère.

Je représente un sept milliardième de l'humanité et je ne sais pas toujours où j'habite. Si je suis une quantité négligeable, la question de ma place dans le monde a néanmoins son importance. J'ai grandi sous un climat tempéré où l'accès à une nourriture protéinée est suffisamment aisé pour laisser du temps aux occupations secondaires que sont les loisirs ou les incertitudes existentielles. Les habitants de l'Occident disposent d'une certaine amplitude dans le choix de leurs penchants intellectuels et de l'orientation de leur destin. On peut se consacrer à

la physique nucléaire, au football ou à l'engagement politique sans obstacles majeurs. Aussi loin que je me souviens, c'est la géographie qui a retenu mes faveurs. Pendant des années, je me suis couché avec un globe terrestre. Je conçois que cela puisse paraître étrange, les enfants ont d'ordinaire plutôt tendance à s'endormir avec des nounours. En guise de doudou, j'avais adopté un ballon gonflable et translucide sur lequel était imprimée une carte du monde. Un gadget fabuleux déniché dans un magasin de gadgets stupides. Je me glissais dans mon lit en serrant la planète, la joue contre la Corée, la Norvège chaudement lovée contre ma poitrine et Los Angeles au bout des doigts. Je me réveillais avec la Terre comme horizon initial.

Le premier livre que j'ai ouvert était un atlas. L'apprentissage de la lecture m'a permis de déchiffrer « Kamtchatka » et « Saskatchewan » avant de savoir épeler « fourchette ». Pour mon cerveau en formation, l'association des lettres, des lignes et des couleurs formulait une représentation cohérente du monde. Le caractère magique des cartes m'offrait mon premier choc esthétique. Aujourd'hui encore, je reste persuadé que la projection de Mercator, en dépit de ses imperfections, dévoile une grâce supérieure à la Joconde.

Dès que j'en ai eu l'occasion, j'ai voulu m'assurer que les informations contenues dans les atlas étaient correctes. J'ai entrepris un grand, un long,

un vrai voyage. Un périple à l'aveuglette et en roue libre, sous des latitudes inédites. Seul et sans contrainte, j'ai fréquenté un continent pendant des mois. Je découvrais la chair de la géographie après des années d'amour platonique. Une passion qui ne cessait de grandir car elle était en mouvement, riche en surprises et sans routine. J'y avais gagné du vent dans les semelles et du plomb dans la cervelle. Je m'étais rendu compte au passage qu'un fleuve était encore plus beau que le tracé d'un fleuve. Surtout, j'avais mis des sensations sur des mots, ceux que j'avais lus dans la littérature de l'itinérance.

C'est le voyage qui nous fait.

Le chemin est la destination.

L'absolu est ailleurs.

Tout ça, c'était vrai.

Je voyageais en cherchant un sens à ma vie ; et ça avait marché. J'avais trouvé un sens à ma vie : j'allais voyager.

Dans les semaines suivant mon retour, j'ai eu du mal à me réadapter à la vie sédentaire. J'ai voulu prendre un billet d'avion direction Loin, mais un détail m'en empêchait : j'étais pauvre comme un sale jeune. Période difficile. Je pouvais m'asseoir devant une carte du monde et fondre en larmes parce que je n'étais jamais allé en Zambie. Parce que je n'irai peut-être jamais en Zambie. L'idée m'était insupportable. Ne pas pouvoir repartir tout de suite

m'oppressait physiquement, une enclume sur la poitrine. La liberté est une drogue dure.

L'écriture me servait de dérivatif, une méthadone sur cahier à spirale, où je traçais les grandes lignes de mes projets d'avenir :

Il existe environ deux cents États souverains. On vit à peu près trente mille jours. Si l'on considère l'existence sous un angle mathématico-géographique, on devrait passer cent cinquante jours dans chaque pays. Cinq mois ici, cinq mois là et ainsi de suite jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il faut se rendre à l'évidence. Je dois aller dans tous les pays du monde. Je ne trouverai pas le repos dans l'immobilité. Je me débrouillerai pour dénicher des ressources. Je mériterai mes kilomètres. À nous deux, petite planète globalisée.

J'exige le respect pour mes rêves, aussi insensés puissent-ils paraître. Un fantasme, ça ne se discute pas. Untel veut devenir une star, un autre posséder un yacht ou coucher avec des sœurs jumelles. Je veux simplement aller à Lusaka. Et à Thimbu. Et à Valparaiso. Certains veulent faire de leur vie une œuvre d'art, je compte en faire un long voyage.

Je n'ai pas l'intention de me proclamer explorateur. Je ne veux ni conquérir les sommets vertigineux, ni braver les déserts infernaux. Je ne suis pas si exigeant. Touriste, ça me suffit.

Le touriste traverse la vie, curieux et détendu, avec le soleil en prime. Il prend le temps d'être futile.

De s'adonner à des activités non productives mais enrichissantes. Le monde est sa maison. Chaque ville, une victoire.

Le touriste inspire le dédain, j'en suis bien conscient. Ce serait un être mou, au dilettantisme disgracieux. C'est un cliché qui résulte d'une honte de soi, car on est toujours le touriste de quelqu'un. Rien n'empêche de concevoir le tourisme comme un cours de géographie à l'échelle 1, et la géographie comme le terreau de toutes les sciences humaines. Sous les cartes, les hommes. La dynamique du monde ne s'appréhende pas en restant dans un fauteuil. Il faut que j'actionne mon mouvement perpétuel. Je ne dois pas traîner, des civilisations s'écroulent au moment où j'écris et d'autres émergeront à la fin de cette phrase. Elles nous tendent les bras, je n'ai rien de mieux à faire que de leur rendre visite. Ma place dans le monde, je l'inventerai à chaque pas.

Épisode anglais, où l'on mesure l'importance de la liberté de circulation

Je ne me souviens pas vraiment du passage de mon permis de conduire. Ma mémoire conserve à peine quelques bribes de l'obtention de mon baccalauréat. Je n'oublierai jamais mon premier passeport. Un simple carnet tenant dans une poche, du papier permettant de franchir les frontières sans parent et sans autorisation de sortie du territoire. Une quintessence administrative. La carte d'identité ne lui arrive pas à la cheville. Celle-ci pose les bornes de votre personnalité (sex masculin, 1,78 m, signe particulier: néant). Le passeport vous donne les clés de la planète.

J'étais majeur depuis cinq minutes et, pour la première fois, je partais seul à l'étranger. Pour une raison qui m'échappe aujourd'hui, j'étais joyeux

comme un sac de pierres. Peut-être que je venais de me rendre compte que la vie n'était pas toujours un champ de pâquerettes. J'avais choisi de me réfugier à Londres pendant quelques semaines avec le vague espoir de découvrir qui j'étais. Ce sont les ambitions de cet âge-là.

J'ai passé des journées à marcher dans des rues, fouiner chez les disquaires de Soho, contempler l'agitation de Notting Hill ou des puces de Camden. Tout cela était très intéressant, je rencontrais d'autres possibles, mais ça ne m'aidait pas réellement à savoir qui j'étais. Le déclic eut lieu une nuit que j'étais à me morfondre dans quelque pub anglais du cœur de Londres. Accoudé sur un comptoir, je noircissais des pages de cahier à spirale, dans une navrante tentative postadolescente de devenir Arthur Morrison. Je zonais depuis une semaine, le groupe du pub reprenait *Walk of Life* et j'en étais à écrire des sonnets sous Kronenbourg quand quelqu'un a renversé son verre de Guinness sur mes vers de détresse. Une vision, féminine, chevelure fatale et hormones au vent. Note pour les jeunes poètes maudits : écrire la nuit dans les bars, pour pathétique que ce soit, peut attirer la gourgandine. C'était une vieille, elle avait au moins 25 ans. Elle portait une robe noire sophistiquée et des talons arrogants ; elle travaillait dans la mode. Ses yeux brillaient d'une assurance alcoolisée. Volubile et pleine d'histoires. Elle avait couché avec le bassiste de Blur, par exemple. Elle en faisait un peu trop.

— Je suis une sorte d'amazone, disait-elle.

Mon cerveau a glissé dans une direction inadéquate :

— Oui, l'Amazone. Tu te rends compte qu'à notre époque on ne sait toujours pas exactement, de l'Amazone ou du Nil, quel est le plus long fleuve du monde. Les géographes sont divisés parce que les modes de mesure divergent.

Une voix intérieure m'intimait l'ordre de fermer ma gueule, mais c'était plus fort que moi :

— Enfin, sur la question du débit, l'Amazone est loin devant. Ça, c'est certain. C'est quand même fou de se dire que sa puissance est supérieure à celle conjointe des cinq fleuves qui suivent.

Elle a éclaté de rire, a vidé son verre et m'a embrassé. Voilà un effet collatéral de la géographie que je n'avais jamais envisagé. Nous nous sommes endormis au petit matin dans une chambre avec vue sur la Tamise en écoutant un morceau intitulé *The Tourist*. Vu d'ici, on peut considérer ça comme un présage.

Ce simple épisode m'a réconcilié avec la Création, Dire Straits inclus.

Je savais un peu mieux qui j'étais, quelqu'un capable de débarquer seul en terre inconnue, loin de ses bases, et de créer une situation. J'avais désormais une dette envers l'Angleterre.

Je pouvais quitter Londres la démarche souple et le cœur léger. Sur le quai de Waterloo Station, un petit punk m'a demandé une cigarette. Il s'est

éloigné en grommelant « merci, monsieur ». Je me suis d'abord demandé à qui il s'adressait, puis je me suis emparé de mon cahier à spirale pour écrire « je proclame solennellement mon entrée dans l'âge adulte ». J'ai arraché quelques pages et j'ai brûlé mes alexandrins juvéniles pour me reconvertir dans le haïku.

Ailleurs, c'est bien

C'est même

Mieux

J'avais donc une raison valable pour entamer ma carrière de touriste en Grande-Bretagne. J'ai préféré éviter Londres. Je connaissais. Une métropole monde, géniale en son genre, devenue une ville de traders aux loyers impossibles. Plus grand-chose à voir avec le reste du pays. Non, je voulais l'Angleterre, la vraie, la moche, celle du Nord.

Il existe, à l'est de Leeds, une localité dont peu de gens soupçonnent l'existence. Un port où le soleil n'est qu'un concept lointain, une cité prolétaire où Margaret Thatcher est Satan et Tony Blair, Judas. Une riante bourgade ravagée par la crise postindustrielle, où l'on repère les étrangers à leur absence de tatouages et de cirrhose. Liverpool sans groupes de rock mythiques, Manchester sans le foot. Hull est un sujet de moquerie pour le reste de l'Angleterre. Sa page Wikipédia se résume à cinq lignes, c'est peu pour une ville de 250 000 habitants. C'est dans cette

capitale du glamour que j'ai atterri sous prétexte qu'un ami voulait bien m'y prêter un canapé radio-actif – il était étudiant. Parfait. Au moins, ici, j'allais être le seul touriste.

Il n'y a rien à *visiter* à Hull. L'office du tourisme oriente sa clientèle vers le Humber Bridge, qui enjambe la rivière du même nom, et vers la marina réaménagée en galerie marchande. Au cœur de ce morne océan émerge un îlot peuplé de milliers de créatures allogènes et peu intégrées à la population locale, qu'on appelle l'université. Le campus est conçu de façon que les étudiants puissent évoluer dans une sorte d'autarcie cosmopolite. Les classes moyennes et supérieures venues du monde entier s'y mélangent sans frayer avec les locaux, que l'on dit dangereux. Ces derniers, il est vrai, cultivent parfois un certain ressentiment vis-à-vis de l'envahisseur diplômé. Le quotidien type d'un étudiant consiste à somnoler dans des amphithéâtres et à traîner sur les pelouses quand le temps le permet, avant de se rendre au pub pour rétamer les quelques neurones acquis dans la journée. Le pub pourrait être un lieu de mixité sociale. C'est compter sans l'ingéniosité de l'urbanisme universitaire, qui a prévu un débit de boissons dans l'enceinte même du campus.

J'habitais chez mon ami Manu. Un Picard qui préparait un doctorat en chimie, ce qui ne l'empêchait

pas de fumer sept ou huit pétards par jour. Il quittait la maison vêtu d'un poncho ou d'une djellaba, rangers aux pieds et lunettes de soudeur sur le front. Il arrivait au laboratoire défoncé, préparait ses expériences, faisait une pause THC pendant que ses éprouvettes mijotaient et rentrait souvent avec le bout des dreadlocks brûlées. C'était un garçon sérieux, qui réussissait un parcours de chercheur brillant. Ses directeurs de recherche ne se formalisaient pas de ses excentricités vestimentaires ; ils le trouvaient imaginatif.

Manu mettait de la musique à fond en partant de chez lui « pour arriver dans un endroit avec de la vibe » en revenant du travail six heures plus tard. Il logeait dans une petite maison de briques rouges louée par l'université sur Cranbrook, une avenue entièrement composée de petites maisons de briques rouges louées par l'université. Il partageait son logement avec une Anglaise qu'il n'avait pas choisie. Eleanor, une gentille fille de 1,90 m aux longs cheveux bruns et aux yeux de taupe. Elle étudiait sûrement quelque chose mais personne ne songeait à lui demander quoi. L'expression *physique ingrat* semblait avoir été inventée pour elle. Du fait de son extrême laideur, elle développait des tendances sociophobes qui la conduisaient à boire du gin toute seule dans sa chambre et à tressaillir à la moindre voix inconnue. Elle avait 18 ans et sa seule amie était de marque Philips. Sa soirée idéale : une livraison de pizza à domicile, des magazines girly et des

conneries à la télé, qu'elle regardait assise en tailleur à 50 cm de l'écran. Je l'ai surprise, un soir, en train de caresser le téléviseur diffusant un épisode de *Friends*. Elle lui parlait.

J'occupais mes journées en distribuant des tracts pour le théâtre de la ville, manière de gagner quelques livres en arpentant le territoire. Je m'attachais dans les magasins, où les vendeuses accueillent le chaland d'un *hi love* tonitruant. La fameuse chaleur des gens du Nord, nourrie au fish and chips. J'en profitais pour peaufiner mon anglais, étape nécessaire à l'acquisition du statut de citoyen global. Pour ce faire, il m'arrivait de m'immiscer dans des cours magistraux de l'université. L'un d'eux était donné par un jeune professeur replet aux lunettes en écaille, qui évoquait avec passion l'histoire des migrations. J'étais assidu dans cet amphithéâtre, car ce cours légitimait mes ambitions. Nous suivions les pas de nos ancêtres et ils avaient fait un bon bout de chemin.

L'*Homo sapiens* a commencé nomade, j'étais enchanté de l'entendre dire. Parti de la grande vallée du Rift, il se diffuse aux quatre coins du globe, conquiert l'Extrême-Orient, traverse le détroit de Béring, s'installe en Patagonie et à Périgieux. À l'origine, il ne bouge son corps velu que pour trouver des environnements cléments, généreux en nourriture et pourvus en habitats protecteurs. Avec l'apparition de l'urbanisme, l'homme reste

tranquillement chez lui, entre ses murs et sans télévision. Il se déplace à l'occasion pour piller le voisin et violer ses femmes. Il lui arrive de commercer avec des peuplades pas trop éloignées. Parfois, il traverse un petit continent pour un pèlerinage ou une croisade.

Au Moyen-Âge, quelques tempéraments aventureux pourraient prétendre au titre de premier touriste. Marco Polo, Jean de Mandeville ou Ibn Battûta entreprennent des voyages d'une vie pour atteindre des contrées aujourd'hui accessibles en quelques heures. Ils visitent, mais leur mobile est en partie commercial. Ça ne compte pas.

Au tournant de la Renaissance, la cadence s'accélère. Les humanistes, Érasme, Montaigne et consorts, découvrent les joies de la mobilité culturelle. On se déplace de ville en ville pour éplucher des bibliothèques. Au même moment, fort de son avance technique, l'homme européen fait le tour du monde et se croit tout permis. Il lance des expéditions pour ramener des épices et planter un drapeau chez des sauvages (« Au XV^e siècle pour trouver du poivre, il fallait découvrir l'Amérique. Aujourd'hui, il suffit de sonner chez la voisine », notait le professeur dans un trait d'humour à froid destiné à oxygéner le cerveau de ses auditeurs). C'est à cette période qu'apparaît le mot passeport, quoique le tourisme reste encore à inventer.

Ce n'est qu'au XVIII^e siècle, hier, qu'une poignée d'aristocrates anglais s'organise pour se mouvoir

par pur agrément. *The Grand Tour*, voyage culturel et initiatique permet à la jeunesse dorée de l'époque de se former. On apprend les langues, on s'enivre de vestiges antiques, on puise la culture gréco-latine à la source. De jeunes gens rougeauds vont kiffer Botticelli à Florence. La France, l'Italie et l'Espagne sont alors les pays les plus visités. C'est toujours le cas au troisième millénaire, qui voit les mêmes jeunes gens rougeauds kiffer David Guetta à Ibiza. Au ^{xx}^e siècle, du fait de l'accroissement des déplacements, l'usage du passeport est généralisé. La poignée est devenue multitude. « L'accès au voyage de loisir marque un changement de paradigme civilisationnel », concluait le professeur.

Non contents d'avoir inventé le football, la locomotive et la chanson parfaite, les Anglais peuvent donc également se targuer d'être les inventeurs du tourisme.

Manu a décrété que c'était son tour ce soir-là. Trois fois par semaine, quand le pub de la fac fermait, les soirées dégénéraient en *house parties* où l'on s'entassait dans des cuisines pour écraser des cigarettes dans des gobelets en plastique à moitié pleins. Pas besoin de prévenir. Il suffisait de monter un peu le son et tout Cranbrook Avenue rappliquait après être passé au Booze Buster pour se procurer quelques packs de bière. Dès les premières arrivées,

Eleanor, paniquée, prenait sa télé sous le bras pour monter dans sa chambre.

Mike, un gros Américain à casquette soucieux de ressembler à une caricature de gros Américain à casquette, se débrouillait toujours pour monopoliser les platines. Il asseyait sa légitimité sur le fait qu'il venait du même pays que Britney Spears. À l'étage, on trouvait souvent un aréopage d'Italiens et de Grecs fumant du mauvais shit sous un poster de Che Guevara. Pendant qu'ils essayaient d'ordonner leurs idées sur les moyens de renverser le capitalisme, les filles dansaient sous la férule de DJ Mike. Victoire du dancefloor impérialiste.

Autour de 2 heures du matin, la blague récurrente des étudiants en commerce consistait à vandaliser les lieux en vidant l'extincteur n'importe où. Il faut croire que ça faisait partie de leur cursus. Des courses de Caddie volés au supermarché s'organisaient dans l'escalier, des couples franco-hongrois se formaient dans le backyard. Dans ces Nations unies de la teuf, des descendants de maharadjah vomissaient à l'unanimité avec des enfants d'oligarques russes. Un Koweïtien pouvait passer avec une bouteille de tequila, taboue chez lui, qui s'évaporait en quelques minutes dans le bruit des verres qui claquent. Le tout formait un cocktail explosif et créateur, estimait Manu, qui raisonnait en chimiste.

Oui, on pouvait verser dans un optimisme prudent en se disant que ces jeunes gens accéderaient au

pouvoir dans quelques décennies, et qu'il leur resterait, de leur cursus anglais et des orgies convenues qui l'accompagnaient, des souvenirs de tolérance mutuelle. C'était un mini-monde en construction, dont les habitants disposaient de neuf mois pour accumuler le plus grand nombre de partenaires sexuels possibles avant de rentrer à la maison auréolés d'une éducation globalisée. Ils étaient les descendants d'Érasme, les héritiers du *Grand Tour* sous Vodka Red Bull. Je plongeais, sans rechigner, dans le concert des nations.

Pendant qu'une jeunesse se démolissait le foie, une autre se cassait le dos. L'atmosphère était humide, il faisait neuf degrés et il est difficile d'imaginer à quel point ça puait (ou alors il faut s'imaginer respirer à l'intérieur du ventre d'un cachalot mort de la peste depuis six semaines). C'est ce qui arrive quand on accepte le premier boulot offert par la première agence d'intérim venue. Hull est un port. On y débarque du poisson, il faut du personnel pour le conditionner. Une bonne partie de la ville travaille pour la *fish factory*.

Je portais des bottes en caoutchouc jaune, des gants et la blouse blanche réglementaire. Une charlotte sur la tête, réglementaire elle aussi. J'essayais de saisir les instructions de mon superviseur. Ce n'était pas évident car on parle ici une langue proche de l'anglais que les Londoniens ont du mal

Table d'orientation

Préambule, où l'on découvre l'origine des pathologies géographiques du narrateur	7
En Angleterre, où l'on mesure l'importance de la liberté de circulation	13
En Colombie, où l'on se demande s'il faut avoir peur.....	31
En Inde et au Népal, où l'on dîne chez la mère de Bouddha.....	49
<i>Interlude club, avec Raskolnikov à Djerba</i>	<i>75</i>
Au Maroc, où l'on apprend la vérité sur le désert	81
En Polynésie, où l'on atteint officiellement le bout du monde.....	91
<i>Interlude minuscule, où l'on établit une liste de pays ridicules.....</i>	<i>107</i>
Au Brésil, où l'on voit des pauvres en vrai	111
<i>Interlude business, où l'on change de classe</i>	<i>121</i>

En Chine, où l'on révolutionne le concept de karaoké.....	125
<i>Interlude dansant, où l'Univers se courbe</i>	151
Au Guatemala, où l'on trouve, enfin, une scène de sexe.....	157
<i>Interlude aéroportuaire, où l'on déteste les Suisses</i>	167
Au Proche-Orient, où l'on ne règle pas le conflit israélo-palestinien	177
À Madagascar, où l'on regarde les hommes sombrer.....	203
<i>Interlude parisien, où l'on atterrit dans la vie normale</i>	231
Au Mozambique, où l'on se fond dans le paysage	235